

La revanche de l'ombre

LISBETH KOUTCHOUMOFF, *Le Temps*, 7 mai 2016

Basé sur une affaire genevoise des années 1950, Condamné au bénéfice du doute plonge dans les méandres de la psyché et de la justice.

Dans *Condamné au bénéfice du doute*, le nouveau roman de Pierre Béguin, un homme, au soir de sa vie, revient sur le procès qui a brisé son existence. Il s'adresse au lecteur pour lui faire part de sa vérité. Celle qui ne peut se dire dans un tribunal. Avocat réputé, aussi brillant dans le prétoire que dans les dîners, redouté pour sa force de travail et son aisance oratoire, homme politique en vue, esthète, il incarnait l'image de la réussite. Jusqu'au jour où il se retrouve lui-même sur le banc des accusés. Pour un meurtre sordide. Basé sur une affaire genevoise des années 1950, le roman respecte les faits, cite même des extraits du procès tels que l'on peut les trouver dans la presse de l'époque, en changeant les noms des protagonistes. Mais opte pour la liberté romanesque en ce qui concerne ce récit à la première personne du condamné, appelé Maître Joncour, qui clame son innocence. Coupable ou pas, au lecteur de trancher. Ou pas, tant les remous des pulsions contenues, lâchées semblent inextricables. Le lecteur, à l'inverse du juré, peut s'offrir le luxe de choisir le point d'interrogation.

Personnage éminemment romanesque, Philippe Joncour parle un français où les phrases n'ont pas peur des nuances, ni de de l'ombre, ni du soleil, qui se trouvent souvent unis pas la grâce des relatives. Pour exprimer l'étendue des variations de l'âme, des sommets aux tréfonds, il faut du souffle, du métier en quelque sorte. Cette langue croit en son rythme, en use, se fait musique quand il faut traduire l'infiniment petit des contradictions intérieures, du quatuor à cordes aux grandes orgues aussi parfois. On devine le plaisir de Pierre Béguin à se glisser dans la peau de ce personnage à l'élégance précieuse et surannée pour prendre en quelque sorte sa voix. Ce plaisir devient le nôtre. Cette voix sonne immédiatement juste et l'on ne peut qu'écouter cette confession, saisi par la violence du drame.

Passion secrète

Avant le fracas, il y a eu de la beauté. Celle de l'amour que Philippe Joncour a ressenti immédiatement pour Lorelei, de quinze ans sa cadette. Elle vit en femme libre, sans attaches. Il est marié, mal, et père de trois enfants. La passion sera secrète et durera huit ans. Il l'initie à la littérature, aux grands maîtres. Ils s'écrivent abondamment, Ils visitent Venise, éperdus. Pour Philippe Joncour, aux affres émotionnelles de la passion tardive, s'ajoute celle de la peur panique d'être découvert. Lui, l'homme admiré, admirable, parfait sous tous les rapports, ne supporte pas l'idée du coup de canif dans l'image idéale. Lassée de devoir se cacher, Lorelei s'éloigne. Mais les amants ont une peine folle à rompre. Face à cet amour devenu triste, Joncour perd pied. Les mois passent, Lorelei sort avec un autre homme. L'avocat bascule. Lettres anonymes au nouvel amant avec photos suggestives de Lorelei. Menaces incessantes de suicide.

Ce n'est pas l'amant qui sera retrouvé mort dans une villa près de Genève mais le père de celui-ci. Simple drame de jalousie? Dans son orgueil exacerbé, dans son obsession mortifère à correspondre coûte que coûte à l'image parfaite qu'il s'est construite, Philippe Joncour a-t-il été jusqu'à commettre un crime? Non, affirme ce dernier malgré des indices accablants. Étouffant sous le masque de la perfection, c'est ce double idéal que Philippe Joncour aurait abattu en tuant la victime, rétorque l'accusation. «Certains de ses actes sont difficilement explicables en terme de psychologie courant. Il faudrait pour les comprendre faire appel à des notions littéraires», précise l'avocat de la partie civile. Pierre Béguin l'a pris au mot. En réussissant à placer le lecteur à la fois dans l'intimité du narrateur et

dans la salle d'audience, ce spectacle féroce. La vérité des êtres, elle, plane, au-dessus des mots. Le temps d'un roman, elle semble s'être posée, tremblante, insaisissable.

«J'ai procédé comme le scientifique qui trouve les ossements d'un cétacé»

Pierre Béguin explique sa technique d'écriture pour ce roman qui mêle documents et fiction

Qu'est-ce qui vous a motivé à écrire sur cette histoire?

Mon premier livre s'appelait *L'Ombre du Narcisse*. J'aurais pu donner le même titre à ce livre-ci. Cette thématique, très jungienne, m'intéresse énormément. Narcisse qui ne veut pas voir son reflet, le reflet qui se venge, etc. Que se passe-t-il quand l'ombre envahit le reflet? Il y a dans cette affaire des zones d'ombre que la justice pouvait difficilement explorer mais qui offrent au roman un terrain idéal. Avec, en prime, ce défi: le doute qui persiste sur le verdict. Coupable ou non? Je voulais voir si j'arriverais à reconstituer, non pas la logique, mais au moins une logique possible de ce qui a pu se passer. Dans les faits, mais surtout dans la mécanique inconsciente du personnage.

Comment entre-t-on dans la peau d'un personnage comme Maître Joncour?

J'entends mes personnages. J'entends leur voix, leur façon de parler. J'ai eu un plaisir immense à écrire comme je l'ai fait dans ce livre. J'aime ce style très classique, un peu suranné. Mais plus personne n'écrit comme cela... Il me fallait la caution d'un personnage comme Joncour pour pouvoir le faire. Je n'ai jamais adhéré aux facilités de la phrase courte, dépouillée, qu'on nous vend parfois comme l'expression du style moderne. Avec les longues phrases, on a des nuances, des intonations, des sonorités, des contours...

Comment avez-vous procédé par rapport au matériau historique?

J'ai procédé comme le scientifique qui trouve les ossements d'un cétacé. J'ai essayé de récupérer le plus d'ossements possible, de respecter leur emplacement et leur fonction. À partir de là, j'ai essayé de mettre de la chair de la façon la plus cohérente possible.

On est surpris par le nombre d'erreurs que le narrateur commet au point de se désigner comme coupable...

C'est un autre thème qui m'intéresse, celui des insuffisances, des limites de l'intelligence. Comment quelqu'un comme Joncour, d'une grande intelligence, peut basculer dans un fonctionnement aberrant et commettre des erreurs qu'une personne dotée d'une intelligence très moyenne, d'un peu de bon sens et d'humilité aurait évitées? L'intelligence, par volonté de maîtrise, peut devenir impérialiste, soumettre l'affect et les instincts. Elle fonctionne alors très maladroitement, comme une boussole qui indiquerait le sud.

Vous développez l'idée que Philippe Joncour aurait voulu tuer l'image idéale qu'il avait construite de lui-même?

Dans le mythe de Narcisse, c'est le reflet qui veut ignorer l'ombre. Ici, c'est l'ombre qui veut tuer le reflet. La revanche de l'ombre et quelque sorte. Le narrateur du roman se trouve dans une impasse. Tout comme son modèle d'ailleurs. Cette image idéale et désincarnée qu'il a construite de lui-même l'étouffe. Il la rend responsable de ses échecs amoureux. Si Philippe Joncour avait été moins pointilleux avec son image, la relation avec la femme qu'il aimait aurait sans doute eu un avenir. Il en a eu assez d'être cet homme admirable, au-dessus de tous. Sa tentation obsessionnelle du suicide ne vient pas d'une envie de se tuer mais, peut-être de tuer cette image.